

## Porter le deuil

### Derrida comme un enfant

Il y va d'une certaine fin. Hâtons-nous de commencer par la fin.

Le 19 août 2004, le quotidien *Le Monde* publiait un entretien avec Jacques Derrida. Dans ce texte paru sous le titre « Je suis en guerre contre moi-même », le philosophe se tenait sur une scène qui lui était familière, celle d'un deuil tout à la fois originaire et sans cesse à venir, et dont l'imminence semblait colorer cette fois jusqu'au moindre de ses gestes. Sur cette scène, Derrida avait choisi de s'avancer, plus que jamais, comme un survivant. C'est-à-dire, à la fois comme « un spectre inéducable qui n'aura jamais

appris à vivre », et comme un homme qui ne veut pas cesser de dire « oui » à la vie, un penseur dont toute l'œuvre rend hommage à l'intensité subversive de l'existence.

Quelques semaines après la parution de cet entretien, dans la nuit du 9 octobre, Derrida était emporté par la maladie. À ceux qui l'avaient lu et aimé, et qui s'apprêtaient à l'accompagner encore, pour longtemps et toujours *au présent*, il fallut trouver la force. À l'instant où le rideau tombait, on sentait, presque d'instinct, qu'il valait mieux ne pas bouger : demeurer là, à ses côtés, sur cette inexorable scène du deuil où devait s'énoncer un « salut » à Derrida.

Ne pas désertier la scène, donc. Et là, si l'on veut bien me pardonner cet apparent détour, je voudrais nommer Imre Kertesz ; et remercier l'équipe du Théâtre Ouvert, à Paris, où son *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* a été mis en récit et représenté<sup>1</sup>.

1. Rappelons que, dans la tradition juive, le Kaddish constitue une prière de sanctification récitée en parti-

Dès la fin du mois d'août, en effet, après avoir lu dans *Le Monde* l'entretien avec Derrida, le directeur de ce Centre dramatique national de création, Lucien Attoun, m'a convié à entendre l'écriture spectrale de l'écrivain hongrois, prix Nobel de littérature. Nul hasard dans cette généreuse attention : avec ce discours d'enterré vif qu'est le *Kaddish* de Kertesz, en cette parole errante et pour l'occasion proférée à haute voix, s'inaugurait bel et bien quelque chose comme un *cogito de la survie* : « J'ai survécu donc je suis »... Tout y est, si l'on tend l'oreille, tout y revient sans cesse sous quelque motif derridien : « Je n'ai pu survivre, ou simplement être et exister qu'en secret », murmure le narrateur de cet étrange *Kaddish*.

---

culier pendant la période du deuil. Le *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba, est publié chez Actes Sud (collection « Babel », 1995). Les passages cités s'y trouvent aux pages 37 et 82. La mise en récit en a été faite par Jean Launay et Joël Jouanneau, et la mise en scène par ce dernier ; l'interprétation était assurée par Jean-Quentin Châtelain.

Il y aurait beaucoup à dire sur les moments où l'écriture spectrale de Kertesz semble habitée, voire littéralement ventriloquée par les esprits (car il y en a plus d'un) de Derrida. Contentons-nous de marquer la double incertitude, la double aporie où se débat l'auteur hongrois : impossible, dès l'enfance, de savoir ce que c'est que d'« être juif » – voilà pour le trouble originel de l'identité ; impossible aussi d'acquiescer, au sens propre, un quelconque « savoir-vivre ». Pas moyen d'*apprendre à vivre*, selon l'expression que Kertesz utilise à maintes reprises, jamais sans italiques, pour décrire la solitude absolue de son personnage, un ancien déporté devenu écrivain, bientôt abandonné par sa femme : « Elle répéta plus d'une fois que je lui *apprenais à vivre* », se souvient douloureusement le narrateur de ce *Kaddish* où se dit à chaque page la vanité d'une telle espérance.

Voilà pour la fin ; reprenons maintenant le début. Quelques mois avant ce « coup de théâtre », je m'étais rendu chez Jacques Derrida. C'était au printemps 2004, la ter-

rible maladie était là, mais l'heure du Kaddish paraissait lointaine. Personne, du moins, ne pouvait vraiment l'envisager. Après bien des hésitations, au moment d'ouvrir le dialogue, de poser une première question, c'est pourtant peu ou prou les mêmes mots, les mêmes italiques, qui s'étaient imposés : « Quelqu'un, vous ou moi, s'avance et dit : *je voudrais apprendre à vivre enfin*<sup>1</sup>. » Tout est parti de là, tout se tient ici en réserve, en cette formule énigmatique qui donna à l'entretien son élan, son coup d'envoi.

Qu'à ses réponses, le philosophe ait lui-même tenu à conférer une charge testamentaire, cela fut d'emblée manifeste. Les redécouvrir aujourd'hui, dans la lumière du Kaddish, c'est faire face à l'affirmation et à l'espérance qui s'y déploient, coûte que coûte, ligne après ligne : l'affirmation lucide de la mort qui vient, toujours déjà là, impossible à anticiper ; l'espérance en une

---

1. On aura reconnu l'exorde inaugural à *Spectres de Marx* (c'est Derrida qui souligne). Les références aux ouvrages de Jacques Derrida se trouvent à la fin du volume.